

**LES FORCES DE
L'AMOUR ET DE LA
MAGIE**

DIVERTISSEMENT COMIQUE EN TROIS INTERMÈDES

VONDREBECK, Maurice et
ALARD, Charles

1678

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Septembre 2016

**LES FORCES DE
L'AMOUR ET DE LA
MAGIE**

DIVERTISSEMENT COMIQUE EN TROIS INTERMÈDES

par Maurice VONDREBECK et
CHARLES ALARD, Parisien.

1678

PRÉFACE

Cette pièce est la plus ancienne du théâtre de la Foire dont il nous soit resté le texte imprimé. Elle donne une idée de ce que pouvaient être ces spectacles dans les dernières années du dix-septième siècle. Le droit de faire parler les artistes en scène et de leur faire jouer une sorte d'action n'était toléré alors que par le mélange de ces personnages avec des sauteurs et des acrobates. Grâce aux machineries, aux intermèdes de danse, aux sauts périlleux des farceurs les comédiens privilégiés de l'Hôtel de Bourgogne ne s'opposaient pas à ce que les acteurs de la foire prissent la parole, encore leur fallait-il l'autorisation du lieutenant général de la police.

Le texte que nous donnons ici n'est à vrai dire qu'un canevas sur lequel il devait être permis à l'acteur de broder tout à son aise, au mieux de ses inspirations. Les Forces de l'amour et de la magie sont de l'invention de deux directeurs associés qui avaient formé une troupe de vingt-quatre danseurs et sauteurs d'une habileté fort vantée « Sauteurs de tous les pays, dit un contemporain, et les plus illustres qui aient jamais paru en France. »

Ces deux directeurs se nommaient Maurice Vondrebeck et Charles Alard. Ils se transportaient, selon la saison, avec leur loge de la foire Saint-Germain à la foire Saint-Laurent.

PERSONNAGES.

ZOROASTRE, magicien, amant de Grésinde.

GRÉSINDE, bergère.

MERLIN, valet de Zoroastre.

PLUSIEURS SAUTEURS SUR DES PIÉDESTAUX.

QUATRE SAUTEURS EN DÉMONS.

QUATRE SAUTEURS EN BERGERS.

QUATRE SAUTEURS EN POLICHINELLES.

PREMIER INTERMÈDE.

La décoration du théâtre représente une grande forêt. On voit dans les eûtes des ailes du théâtre quantité de sauteurs, sur des piédestaux. Après que les hautbois ont joué une ouverture fort agréable, on voit paraître un acteur, sous le nom de MERLIN.

SCÈNE I.

MERLIN, seul.

Amour, amour, chien d'amour, coquin d'amour, maraud d'amour, quoi ! Jamais de repos ! Dieux ! Faut-il être né sous une planète si malheureuse, pour être né valet, et valet d'un maître plus diable que le diable ; qui ne passe sa vie et son temps qu'à lire des grammaires, qui n'a pour divertissement que des sorciers. Pour son manger, les ragoûts sont friands : vipères, crapauds et crocodiles. Ce ne serait que demi-mal ; mais il est, par-dessus ces belles qualités, amoureux. Il aime une bergère ; mais il n'a pu jusqu'ici percer le coeur de cette pauvre brebis. Elle n'a, ma foi, pas tout le tort, car si une fois il s'en était rendu le maître, elle n'entendrait pour toute musique que hurlements ; ses beaux yeux ne verraient que Démons, que Furies et qu'Enfer, et ses belles dents d'ivoire ne seraient occupées qu'à ronger des aspics et des couleuvres. La seule pensée m'en fait frémir, car il me semble que je suis entouré de ces messieurs.

Un crapaud paraît.

En voilà un qui me prie à dîner : ah ! Monsieur le crapaud, je vous remercie de tout mon coeur, je n'ai nul appétit.

Un démon paraît en tourbillon.

En voici un autre qui m'invite à la promenade... Monsieur Astarolh, je vous rends mille grâces ; mon médecin m'a défendu l'exercice.

On voit un sauteur qui semble voler d'un bout à l'autre.

En voici un autre : c'est un des valets de chambre de mon maître. J'ai trop tardé, il faut chercher Grésinde et m'acquitter de la commission que le magicien m'a donnée.

Il fait un saut.

SCÈNE II.

Grésinde, Merlin.

GRÉSINDE.

M'apportez-vous quelque bonne nouvelle ?

MERLIN.

Entre deux.

GRÉSINDE.

Comment ! Zoroastre n'est pas guéri de son extravagante passion ?

MERLIN.

C'est-à-dire qu'il est gâté, plus empesté et plus amoureux que jamais de votre belle et charmante fressure.

GRÉSINDE.

Dis-moi mon cher Merlin, est-il possible que tu m'abandonnes, et que tu ne fasses pas tous tes efforts pour me délivrer de cet importun ?

MERLIN.

Voulez-vous que je vous parle net : Mon maître est mon maître, et ses démons sont plus diables que les miens. Quand je prends la liberté de lui dire qu'il vaudrait mieux qu'il aimât une magicienne qu'une bergère, parce que, ce me semble, la garniture en serait mieux assortie, si vous étiez, témoin, aimable Grésinde, des contorsions et des grimaces que mon magicien fait, vous en seriez surprise ; et si je m'obstine à vouloir vous servir, les coups de bâton se mettent de la partie, et je suis régalaé comme un enfant de bonne maison.

GRÉSINDE.

Cela n'est rien ; prends patience jusqu'au bout : je ne serai point ingrate.

MERLIN.

Mes épaules sont à votre service autant qu'il leur plaira ; mais quand elles seront bien lasses et bien fatiguées, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je me dispense de parler en votre faveur.

Quatre sauteurs en démons paraissent.

Fressure : Fig. et très familièrement.
Le coeur, le foie où s'excitent les
désirs. [L]

GRÉSINDE.

Dieu ! Que vois-je ! Miséricorde ! Amour, prends pitié de mes douleurs, et sauve-moi de tomber entre les mains de Zoroastre que je hais plus que la mort.

MERLIN.

Ah ! Ma foi, me voilà étrillé comme il faut. Ce sont les domestiques de mon maître, qui lui servent d'espions, et qui vont en votre présence me donner de fortes et vigoureuses assurances de celle vérité. Que je serai heureux, s'ils ne me rompent que deux ou trois côtes !

Les démons le battent en faisant des pas figurés.

Ah ! Messieurs, doucement, je vous prie ; comme camarade, épargnez la bastonnade... Songez à vous, bergère, mon maître vous invite ce soir à un divertissement qu'il vous a préparé ; faites-lui bonne mine ; contraignez-vous, et si le cœur ne vous dit rien pour lui, dussé-je être assommé, je vous servirai de mon reste.

Les Démons sortent.

SCÈNE III.

MERLIN, seul.

Ah ! Démons impitoyables ! Si jamais je fais le voyage d'enfer, je vous ferai tous enrager. Je romprai les serrures des portes, j'abattrai les murs des Champs-Élysées, je brillerai tous vos lauriers, j'ouvrirai tous les tombeaux, afin que les morts vous donnent cinq cents croquignoles ; je barbouillerai Pluton, je ferai la grimace à Rhadamanthe, je prendrai la place de Minos ; j'insulterai Caron, je briserai toutes ses rames, je ferai que la mer engloutisse tous les passants, et que Caron s'engloutisse lui-même... M'en voilà quitte, et j'ai enfin évité la barbarie de ces diabolins.

Les Démons reviennent.

Mais j'ai compté sans mon hôte, et je vois bien que je suis destiné à mourir sous le bâton. Il faut pourtant défendre ma peau et, par ruse ou par adresse, me tirer de ce mauvais pas. Mais comment faire ?

Merlin regarde les sauteurs qui sont sur leurs piédestaux.

Il faut que je prenne la place d'un de ces messieurs ; mais à qui m'adresser ? C'est à toi que j'en veux ; ta physionomie me déplaît.

Il fait descendre un sauteur et saute en sa place.

Ôte-toi de là, et fais place à Merlin qui est plus honnête homme que toi.

Caron : Divinité de l'enfer dont la charge était de faire passer aux morts dans une barque le fleuve du Styx. [L]

Croquignole : espèce de chiquenaude ou de nasarde. C'est un coup qui se donne sur le visage, en lâchant avec violence un doigt qu'on a posé sur un autre. [F]

Les Démons reviennent et font mouvoir les statues en faisant des pas figurés.

Ma foi, je n'y sais plus rien, et je vois bien que mes épaules ni mes bras ne sont pas suffisants pour me tirer d'affaire. Il faut encore me rompre le col. Ah ! Maudite magie ! Maudite magie ! Maudit destin !

Ils font ici tous des sauts périlleux.

Sautons et mourons en homme d'honneur.

DEUXIÈME INTERMÈDE.

SCÈNE I.

Zoroastre, Merlin.

ZOROASTRE.

Merlin, Merlin !

MERLIN.

Que vous plaît-il, monsieur ?

ZOROASTRE.

Va-t'en dans mon cabinet, apporte mon livre, un réchaud, des bouteilles, et tout ce que tu trouveras sur ma table.

MERLIN.

Voilà justement un préparant pour régaler Grésinde ; et vous allez travailler à la réjouir de la belle manière.

À part.

Pauvre bergère, que je le plains !

Il sort.

SCÈNE II.

ZOROASTRE, seul.

C'est à ce coup, belle Grésinde, c'est à ce coup que je viendrai à bout de vos rigueurs, et les Démons m'ont promis de me servir d'une manière que vous ne pourrez pas vous en dédire. Et toi, amour, qui m'as blessé de tes flèches les plus perçantes, achève ton ouvrage, et fais en sorte que ma bergère soit touchée de ma passion. Je me suis engagé de la régaler ; je veux tenir ma promesse et enfin vaincre ou périr.

Les Démons apportent la table et tout ce que le magicien a demandé.

SCÈNE III.

Zoroastre, Merlin.

MERLIN.

Voilà tout, monsieur, voilà la boutique, voilà les poteries, voilà les ingrédients.

À part.

Voilà les diables qui te puissent emporter.

Haut.

Faites du moins la sauce si bonne que tout le monde en puisse manger.

ZOROASTRE.

Ne te mets point en peine, je veux le régaler comme il faut, et le faire voir si Zoroastre sait venir à bout de ses desseins... La bergère ne s'est pas voulu rendre à mes soumissions ; je veux me servir de la force de ma magie.

Il compose son charme.

MERLIN.

Ah ! Monsieur, que j'ai vu une belle magicienne !

ZOROASTRE, sans l'écouter.

Que ma bergère est aimable !

MERLIN.

Mais, monsieur, vous ne voulez point entendre...

ZOROASTRE.

Tais-toi, coquin, ou mes valets de chambre...

MERLIN.

Ma foi, vous devez leur payer largement leurs gages, s'ils vous servent aussi exactement en tout ce que vous leur commandez, comme ils ont fait sur mon pauvre dos. Ils vous ont obéi amplement, j'en suis caution, à la vérité un peu rudement.

ZOROASTRE, riant.

C'est pour t'apprendre ton devoir, et tu ne seras pas si longtemps une autre fois à faire ce que je te commande.

MERLIN, lui montrant Grésinde qui arrive.

On ne peut plus juste ni plus régulièrement. Voyez.

SCÈNE IV.

Grésinde, Zoroastre, Merlin.

ZOROASTRE, abordant Grésinde.

Je vous suis obligé, aimable bergère, de votre visite ; c'était à moi à vous aller rendre mes devoirs, pour vous renouveler l'offre de mes services et de mon cœur ; mais vous savez que mes occupations me dispensent de sortir de cette retraite que les Dieux ne m'ont accordée pour mon séjour qu'à la condition que je n'en sortirais jamais : trop heureux, puisque vous avez choisi le même lieu pour y passer solitairement vos jours, et je le serais tout à fait, si vous vouliez faire la félicité de Zoroastre.

GRÉSINDE.

Je vous suis obligée de tous ces sentiments, mais contentez vous de mon estime ; et puisque vous m'avez conviée à me faire voir le divertissement que vous m'avez préparé, je viens pour y prendre part, et j'amène avec moi des bergers qui, par leurs pas, lâcheront à vous donner par avance des marques de ma reconnaissance.

Quatre sauteurs en bergers dansent une entrée.

ZOROASTRE.

Rien n'est si agréable; mais mon amour et mes respects ne pourront-ils point fléchir la dureté de votre cœur ?

Un Danseur danse une entrée, les bergers en dansent une nouvelle, ensuite un sauteur en Arlequin danse une gigue.

MERLIN, bas à Grésinde.

Tenez ferme, ou rendez-vous. Choisissez, car, par ma foi, vous alliez voir beau jeu ; et surtout gardez-vous bien de manger de notre souper.

GRÉSINDE, à Zoroastre.

Faites-moi donc voir ce que vous m'avez préparé.

Le magicien fait apporter une table, et, avec sa baguette, fait des conjurations et des cercles ; ensuite il lève trois gobelets qui sont sur cette table, les montre et les remet ; en les relevant, il en sort trois singes qui font quantité de sauts et se rangent au côté du théâtre. Il reprend le gobelet du milieu, le montre, et le remet ; il le relève, et il en sort un pâté, duquel on voit voler quantité de serpents ailés. Il donne ensuite un coup de baguette sur la table. Deux Démons enlèvent la table, et il paraît un nouveau Démon qui fait des sauts périlleux avec des singes ; ces sauts épouvantent la bergère qui semble forcée de se rendre.

GRÉSINDE.

C'en est assez, je vois bien qu'il faut que je cède à la force, et puisque, pour éviter ma mort, il faut se rendre, je vous prie de chasser vos Démons, et donnez-moi le temps de vous parler.

ZOROASTRE, s'adressant aux Démons.

Rentrez dans vos cachots ; allez, je suis content ; la bergère est adoucie, et je suis trop heureux.

Les Démons et les Singes font de nouveaux sauts et s'en vont.

MERLIN, riant.

Cela s'appelle, en bon français, se faire aimer à coups de bâton.

ZOROASTRE.

Eh bien, bergère, que faut-il que j'espère ?

GRÉSINDE.

Tout ce que vous voudrez. Je ne vous demande que deux heures pour me remettre de ma frayeur. Je m'en vais dans ma cabane, et je reviens.

ZOROASTRE.

Dieux ! Que je suis content ! Merlin accompagne ma bergère, et ne la quitte pas.

Quatre sauteurs en Polichinelles forment une entrée qui finit ce second intermède.

TROISIÈME INTERMÈDE.

SCÈNE I. **Grésinde, Merlin.**

GRÉSINDE.

J'ai promis et je me suis engagée contre ma résolution et contre les sentiments de mon coeur. Merlin je suis au désespoir ; conseille-moi.

MERLIN.

Dites-lui que vous êtes Normande.

GRÉSINDE.

Ne raille point, je te prie, et dis-moi ce que je dois faire.

MERLIN.

Tuez-vous, vous en serez débarrassée ; mais non, il vaut mieux être la femme d'un sorcier, que de devenir une habitante du séjour de Pluton.

Pluton : nom romain du dieu grec
Hadès, dieu des Enfers.

GRÉSINDE, après avoir un peu rêvé.

Attends, j'ai encore ma ressource à Junon. Elle aura pillé de mes maux : elle ne m'a jamais abandonnée, j'en suis sûre. Va-t'en trouver le magicien, amuse-le, et je reviens.

SCÈNE II.

Zoroastre, Merlin.

MERLIN.

Le voici tout à propos. Seigneur, la bergère est fille de parole ; elle l'avait promis, et vous savez que les femmes n'en manquent jamais.

ZOROASTRE, d'un air content.

Je me suis fait heureux ; mes Démons ont fait leur devoir et m'ont bien servi.

MERLIN.

Si vous vouliez, pour mes gages, me faire quelque petit sortilège pour obliger ma maîtresse à aimer le pauvre Merlin, je vous servirais encore de bon coeur six mois, par-dessus le marché.

ZOROASTRE.

Je le veux bien, et il ne l'en coûtera autre chose que de me bien servir ; suis-moi et tu seras content.

SCÈNE III.

GRÉSINDE, seule.

Junon m'a promis de me secourir, et je viens pour en recevoir des assurances.

SCÈNE IV.

Zoroastre, Grésinde, Merlin.

ZOROASTRE.

Voici, charmante bergère, voici le jour heureux où mes vœux seront satisfaits. Souffrez que je vous embrasse.

La bergère disparaît, et en sa place un Démon fait un saut périlleux du haut du cintre.

MERLIN.

Ma foi, pour ce coup, la bergère est plus magicienne que vous ; vous voilà pris, et elle est du moins aussi bien servie.

ZOROASTRE, après avoir rêvé.

J'en devine la cause, Merlin ; les Dieux se sont mêlés de cette affaire, et je suis puni de la violence que j'ai voulu faire à la bergère.

SCÈNE V.

MERLIN, seul.

Ma foi je m'en tiens à cette maxime : Tout par amitié et rien par force. Je renonce au charme que le magicien veut faire pour moi, et je ne veux, pour charmer ma maîtresse, que ma beauté et ma gentillesse.

Il danse une sarabande a neuf postures, dont voici les noms :

1° L'Escalier.

2° Le Berceau.

3° La Fontaine.

4° Grande route.

5° Le Fanal.

6° La Pyramide.

7° Les Chevrons.

8° Les Forces de la Magie.

9° La grande Posture.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].